

la nuit, les parfums embaumés des vallées qui s'étendaient au loin. Presque tous nous avions bu largement, peut-être même un peu trop. On ne commença à parler français, langue que chacun entendait passablement, qu'après le départ de la senora Arguellas et de sa fille. Le senor Arguellas, j'aurais dû le dire, était encore retenu à la ville par quelques affaires à terminer avant de s'embarquer pour la Jamaïque.

"Ne vous en allez pas, je vous prie, que je vous aie vu, dit la senora Arguellas en se levant de son siège et en s'adressant au capitaine Starkey. Quand vous serez de loisir, veuillez sonner, et un domestique viendra m'avertir. Je désire causer avec vous sur les arrangements de notre cabine."

Le capitaine s'inclina. Jamais, à ce qu'il me sembla, Antonia n'avait souri d'une manière plus gracieuse, et ces dames nous quittèrent. Je ne me rappelle pas au juste la cause ou la circonstance du changement; mais, quelques minutes après, chacun sentit que la conversation prenait un tour désagréable. Je pensai que M. Dupont avait bien pu ne pas aimer l'expression gracieuse d'Antonia quand elle salua le capitaine; mais l'aigreur qui éclata plus tard ne parut pas venir de cette cause. Le capitaine du Neptune était convenu de transporter plusieurs familles de couleur libre à la Jamaïque, où les travailleurs réputés habiles pour la culture de la canne à sucre avaient été engagés à un salaire plus élevé qu'ils n'auraient pu l'avoir à Cuba.

Les américains avaient déjà blâmé cet arrangement, mais alors leur désapprobation s'exhala en traits de raillerie sur les principes noirs du capitaine, comme ils appelaient la justification très modérée de sa conduite. Cela pourtant aurait passé sans amener de scène fâcheuse, si le capitaine ne se fût pas avisé très imprudemment de dire qu'il avait servi autrefois comme enseigne sur l'escadre anglaise chargée d'empêcher la traite. Je compris aux expressions confuses de M. Dupont, que ses intérêts avaient souffert de la surveillance de cette escadre. Ce fut alors un conflit de paroles passionnées. D'un côté, on attaquait avec un mépris amer les motifs des Anglais pour leur intervention dans la traite, et de l'autre on y répondait avec autant de vivacité que d'humeur. Bref, au milieu de cette dispute, où tous les deux échauffés par le vin, ils savaient à peine ce qu'ils disaient ou faisaient, M. Dupont appliqua à la reine d'Angleterre une épithète inconvenante, et le capitaine lui jeta à la figure un verre de vin. Tous deux se levèrent en même temps, ayant en apparence recouvré leur sang-froid par suite de ce fâcheux incident. Le capitaine fut le premier à prendre la parole :

"Je vous demande pardon, monsieur Dupont, dit-il avec un certain embarras; j'ai tort, très grand tort d'avoir agi ainsi, bien que je ne sois pas sans excuse."

"Pardon!... mille tonnerres!... s'écria son adversaire en tressaillant et en s'essuyant le front avec son mouchoir, pardon! oui; une balle à travers la tête vous donnera le pardon!"

Et de fait, d'après les idées dominantes dans la société de Cuba, un duel était le seul dénouement possible. Le lieutenant Arguellas entra précipitamment dans la maison et en rapporta une boîte de pistolets.

"Rendons-nous, dit-il vivement à voix basse, dans le bois voisin." Il prit le bras de Dupont et tous deux firent un pas pour partir.

A ce moment M. Desmond le plus âgé des Américains, s'avança vers le capitaine qui avait recouvré son calme et se tenait, les bras croisés, debout près de la table.

"Mon cher monsieur, dit-il, je ne suis pas

tout à fait étranger à ces sortes d'affaires, et si je puis vous être utile, je..."

"Merci, monsieur Desmond, répliqua le capitaine; je n'ai pas besoin de vos services. Lieutenant Arguellas, vous pouvez rester. Je ne suis pas un duelliste, et je ne me battraï pas avec M. Dupont."

"Que dit-il? s'écria le lieutenant en promenant autour de lui des yeux égarés; ne pas se battre!"

Je vis alors que le sang anglo-saxon, à cette preuve apparente de lâcheté dans un homme de notre race, bouillait vivement dans les veines des américains.

"Ne pas se battre capitaine Starkey! dit M. Desmond d'un air grave et pénétré, après un moment de silence; vous dont le nom est inscrit dans la marine royale d'Angleterre!..."

Vous plaisantez, sans doute?

"Je parle très sérieusement. Par principe, je suis opposé au duel."

"Un lâche par principe! s'écria Dupont avec un sourire d'ironie et de fureur."

Et en même temps il menaçait l'Anglais de son poing fermé.

Cette épithète flétrissante produisit l'effet d'une morsure de serpent. Les yeux noirs du capitaine étincelèrent; il fit un pas vers Dupont; mais soudain, maître de lui-même :

"Allons, dit-il, supportons cela. J'ai eu tort d'user envers vous de violence, bien que votre impertinence méritât certainement une leçon. Pourtant je vous répète que je ne me battraï pas avec vous."

"Mais il faut que vous donniez satisfaction à mon ami, s'écria le lieutenant Arguellas qui était aussi animé que Dupont, ou autrement je vous jure que je vous dénoncerai partout comme un lâche, non seulement dans cet île, mais à la Jamaïque."

A cette menace, et pour toute réponse, le capitaine Starkey sonna froidement et dit à un esclave d'informer la senora Arguellas qu'il était sur le point de sortir et qu'il était à ses ordres.

"Ce brave Anglais va s'abriter sous les jupons de votre tante, Alphonse! s'écria Dupont avec une insultante ironie."

"Je doute presque que M. Starkey soit un Anglais s'écria M. Desmond, qui aussi bien que ses deux amis, commençait à être très animé; mais à tout événement, comme mon père et ma mère sont nés et ont vécu en Angleterre, si vous voulez insinuer que..."

La senora Arguellas s'avancait en ce moment, et l'Américain réprima avec peine son courroux. Cette dame parut tout étonnée de l'étrange physionomie de ceux qu'elle avait quittés si récemment. Cependant, à la prière du capitaine, elle entra dans la maison et laissa à eux-mêmes les autres visiteurs.

Dix minutes après, nous apprîmes que le capitaine Starkey avait quitté la maison, après avoir déclaré à la senora Arguellas que le Neptune partirait le lendemain à neuf heures précises du matin. A cette nouvelle, les paroles de fureur et de mépris éclatèrent de nouveau, et un moment un duel parût inévitable entre le lieutenant Arguellas et M. Desmond, qui voulait à toute force casser la tête à quelqu'un pour soutenir l'honneur du nom anglais.

Toutefois, cela n'eut pas de suite, et la société se sépara en désordre et pleine de colère.

Le lendemain, à l'heure indiquée, nous étions tous à bord. Le capitaine nous reçut avec une froide politesse, et je remarquai que les airs de mépris de la part de Dupont et du lieutenant ne paraissaient en rien le troubler ou l'affecter. Les regards détournés et l'air de dédain de dona Antonia, quand elle passa avec la senora Arguel-

las pour se rendre à sa cabine, le soin qu'elle eut de serrer sa mantille autour d'elle comme si elle eût craint, du moins je le pensai, peut-être à tort, d'être souillée par le contact d'un poltron, lui firent une vive impression; mais sa physionomie ne tarda pas à redevenir aussi froide et aussi sérieuse qu'auparavant.

Cependant on découvrit bientôt qu'il y avait une limite à cette patience. Dupont, s'étant approché de lui et le regardant en face, murmura de manière à être entendu de plusieurs matelots :

"Lâche!..."

Il se détourna ensuite pour s'éloigner; mais il fut retenu par une main de fer :

"Écoutez, monsieur, dit le capitaine, personnellement, je dédaigne tout ce que vous pouvez dire; mais je suis capitaine et roi sur ce navire, et je ne permettrai à personne de m'insulter devant l'équipage et d'affaiblir mon autorité. Essayez seulement de recommencer et je vous fais mettre à fond de cale, peut-être dans les fers, jusqu'à mon arrivée à la Jamaïque."

Il repoussa alors son auditeur ébahi, et vint sur l'avant. Tous les passagers, blancs et gens de couleur, étaient à bord; l'ancre fut levée; les voiles s'enflèrent, et quelques instants après le navire sillonnait les flots.

Peu d'heures suffirent pour montrer que si le capitaine manquait de courage pour un duel, ce n'en était pas moins un marin consommé, et que l'équipage, composé d'une douzaine de gaillards résolu, était parfaitement commandé.

Le service du navire se faisait avec autant de régularité et de calme qu'à bord d'un vaisseau de guerre, et tout le monde, ouvertement ou en secret, reconnut qu'en cas de tempête ou de danger on pouvait s'en reposer avec une confiance entière sur l'expérience et la fermeté du capitaine Starkey. Le temps heureusement continua au beau; mais le vent était léger et variable, en sorte que plusieurs jours après avoir vu les montagnes bleues de la Jamaïque, la distance n'avait pas sensiblement diminué. Enfin, une forte brise souffla quelque temps du nord-ouest, et nous approchâmes peu à peu du Point-Morant. Nous doublâmes ce cap et entrâmes dans la baie vers deux heures du matin. On pouvait regarder le voyage comme étant à son terme et ce fut un sujet de vive satisfaction pour les passagers de cabine bien au delà du plaisir de débarquer et d'échapper, à l'ennui de la vie de bord. Il y avait dans le maintien de tous une contrainte extrêmement désagréable. Le capitaine présidait à la table avec une politesse glaciale; la conversation, si on peut lui donner ce nom, se passait en monosyllabes; tout le monde était donc enchanté que ce fût le dernier dîner à bord du Neptune.

Quand nous doublâmes Point-Morant tous les passagers étaient au lit; excepté moi et le capitaine Starkey qui descendit à sa chambre, et j'appris qu'il était très occupé de l'examen de ses papiers. Pour moi, j'étais trop agité pour songer à dormir, et je continuai à me promener sur le pont avec Hawkins, le premier lieutenant dont c'était le quart, observant avec avidité les lumières sur le rivage bien connu, que j'avais laissé un an auparavant avec un bien faible espoir de jamais le revoir. Comme je regardais du côté de la terre, une vive lueur, pareille à un rayon de lune rouge, sillonna l'obscurité de la mer, et, m'étant tourné rapidement, je vis qu'elle venait d'un jet de flamme sortant de la grande écoutille que deux matelots, pour un motif ou pour un autre, avaient en ce moment ouverte en partie.

Dans l'état de faiblesse où j'étais encore, l'effroi causé par cette flamme, car je pensais aussitôt aux barils de poudre à bord, me paralysa entiè-